Document generated on 04/25/2024 4:24 a.m.

Vie des arts

Vie des arts

Le FIFA 2008
Fidèle à lui-même

Paquerette Villeneuve

Volume 52, Number 211, Summer 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/58795ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Villeneuve, P. (2008). Le FIFA 2008 : fidèle à lui-même. *Vie des arts*, *52*(211), 88–89.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

1

LE FIFA 2008 : FIDÈLE À LUI-MÊME

Paquerette Villeneuve

CHAQUE PRINTEMPS, LE FIFA SE TRANSFORME EN UNE OASIS POUR LES AMATEURS DE TOUTES LES FORMES D'ART. MÊME SI, SELON LE QUOTIDIEN *LA PRESSE*, L'ESPACE DÉJÀ RESTREINT RÉSERVÉ PAR LES MÉDIAS À L'INFORMATION CULTURELLE A DIMINUÉ DE MOITIÉ EN TROIS ANS, LES SALLES COMBLES DU FIFA ATTESTENT DE L'INTÉRÊT MANIFESTE DU PUBLIC. ET LA VOLONTÉ D'Y RÉPONDRE EST ÉVIDENTE. C'EST PRÉCISÉMENT CE À QUOI S'EMPLOIE DEPUIS 26 ANS RENÉ ROZON, FONDATEUR DE CE FESTIVAL QUI EST UNE DES GRANDES ATTRACTIONS CULTURELLES DU PRINTEMPS À MONTRÉAL.

À l'éventail déjà vaste de ses domaines habituels (architecture, arts visuels, cinéma, danse, littérature, musique et théâtre) le FIFA a ajouté, à ces quelque 300 films provenant de 28 pays, des incursions dans le monde des collectionneurs et de la performance, ainsi que plusieurs événements spéciaux.

LE PALMARÈS DU 26e FIFA

La sélection officielle, réservée aux films produits dans le cours de l'année précédente, comptait 45 titres. Présidé par l'auteur de séries télévisées Stéphane Bourguignon, le jury, composé de la cinéaste allemande Bettina Ehrhardt, du réalisateur français François Lévy-Kuentz, du journaliste-documentaliste canadienne François Bugingo et de l'historienne d'art Catherine Bédard, attachée au Centre culturel canadien à Paris, a décerné son Grand Prix à *Jimmy Rosenberg – The Father, The Son, The Talent* du Néerlandais Jeroen Berkvens.

Ce film très émotif, qui déborde l'art pour toucher la condition humaine, traite sans pathos ni voyeurisme de la vie dramatique de Jimmy, un Gitan broyé par le succès. On le voit, jeune surdoué, jouer de la guitare entouré d'adultes, Gitans comme lui. Ils s'installent à côté de lui, boivent un café, fument une cigarette, sortent leurs instruments de musique et c'est parti! Les notes filent entre les doigts du garçon qui, tout en pinçant les cordes de sa guitare, roule la langue dans sa bouche comme l'enfant qu'il est encore. Les tournées internationales viennent bien vite pour le jeune prodige: il va y perdre son équilibre. «Je ne veux pas tourner un film à ta gloire mais sur toi,» lui annonce le metteur en scène lors de leur première rencontre. «Tant mieux», répond Jimmy. On le voit assis dans sa chambre d'hôpital psychiatrique où l'abus de drogue l'a conduit, fumant cigarette sur cigarette et répondant avec la plus grande honnêteté aux questions. Le regard rempli de tendresse et empreint en même temps d'une indicible souffrance, le jeune homme, – il a à peine 30 ans – sa sensibilité d'artiste concentrée sur le visage, est d'une beauté magnifique. Lointain, nostalgique de ses trois filles qui, comme la vie réelle, lui échappent, au moins a-t-il trouvé le silence. *Jimmy Rosenberg* ferait un parfait long métrage.

De l'émotion, il y en a aussi dans le film que Jennifer Alleyn a consacré à son père, Edmund Alleyn. Elle évoque avec pudeur et même avec un brin de crainte respectueuse l'homme fermé parfois, secret souvent, qu'il fut. Né à Québec où son père, anglophone, était juge, Edmund Alleyn allait découvrir au collège Brébeuf, l'institution phare des Jésuites à Montréal, une reproduction d'un tableau qui sera pour lui une illumination: «On peut faire cela?», s'interroge-t-il.

Partagé entre des racines familiales difficiles à rompre et l'ambition de réussir en volant de ses propres ailes, il vivra cette contradiction dans un équilibre délicat et ne saura pas toujours résister à la tentation de négliger son talent. Il avait pourtant une très bonne palette naturelle, baroque, ainsi qu'un instinct pour la composition et la couleur… (*L'atelier de mon père*, 70 mn, couleur).

Jennifer Alleyn a partagé le Prix du meilleur film canadien avec *Achever l'inachevable* de Jean Bergeron. De savants mathématiciens sont, tour à tour, invités à gloser sur l'espace vide que le peintre Maurits Escher a laissé au centre de son tableau faute d'avoir pu résoudre intuitivement quelle image exacte devrait résulter de la quadruple distorsion qu'il avait fait subir au motif de son tableau.

On a droit, en plus, aux évolutions et aux circonvolutions du comédien James Hindman qui s'efforce de clarifier l'enjeu de cette quadrature. Le film sur Léandre Bergeron, *Avec conviction, sans espoir*, plus modeste, dont le fil a au moins l'excuse d'une logique, celle de ses choix, aurait pu le remplacer.

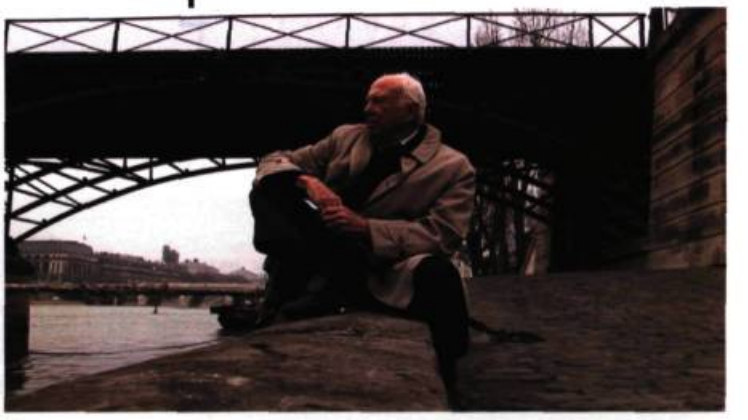
Ellsworth Kelly, le plus rigoureusement abstrait des peintres américains contemporains qui semble retenir à toutes mains la couleur pour l'empêcher de s'évader, se révèle un être plutôt jovial, adorant Paris, et capable d'expliquer sans mystère sa démarche extrême, la rendant ainsi perceptible à celui qui l'écoute. Démarche de synthèse à laquelle il a abouti par d'autres chemins que le maître Mondrian. Ce dernier, à partir de la façade d'une église, en avait éliminé peu à peu l'image pour n'en garder que les masses et les volumes, lesquels contenaient tout ce qu'il y avait dessous. Kelly, lui, remplace l'image première par la couleur pure, cernée miraculeusement bien qu'elle semble rigide. Cette sévérité m'a toujours fait un peu peur mais ses explications m'ont rapprochée de lui. Voilà au moins un résultat heureux. (*Ellsworth Kelly: fragments*. 67 mn, couleur. Prix du meilleur film pour la télévision).

Le propriétaire d'un Warhol acheté dans l'entourage de l'artiste mais non signé, entreprend des démarches pour le faire authentifier. Il s'adresse pour cela au Andy Warhol Art Authentification Board, instance protégée par un arsenal juridique contre toute contestation de ses décisions, lequel conclut d'un coup de tampon indélébile au dos de l'œuvre qu'elle n'est pas authentique. «Que vaut-elle alors?» demande le collectionneur à son avocat. «De quoi faire une décoration sur votre mur.» Cette quête stressante et plutôt divertissante de plus-value, intitulée *Andy Warhol: Denied*, a obtenu le Prix du meilleur reportage.

Ayant pour sujet quelques puissantes photos d'actualité qui ont fait le tour du monde, *Looking for an Icon* (Prix du meilleur film éducatif) tire surtout sa valeur de ce que, même si l'on répète volontiers qu'une image

2

3



4

vaut mille mots, la perception d'une image est beaucoup plus ambiguë que celle d'un texte dont elle est censée pouvoir se passer. Ainsi en est-il du cliché signé Eddie Adams où l'on voit un général de l'armée sud-vietnamienne abattant en public d'un coup de revolver à la tempe un prisonnier vietcong. Le responsable photo du New York Times y voyait un puissant message en faveur de la paix au Vietnam alors que son auteur souhaitait y exprimer son admiration pour l'exécuteur, selon lui bon patriote! Si le public est pareillement divisé sur l'interprétation à lui donner, il n'en demeure pas moins indigné par la barbarie du geste: un homme armé tirant à bout portant sur un homme sans défense...

Le Prix du meilleur essai, *Le frivole et le complexe – la dentelle d'Alençon* (90 mn, couleur) repose sur la démonstration un peu scolaire d'une technique traditionnelle dont le tournage a dû combler son auteur en lui permettant de filmer, cette fois sous prétexte de dentelles, le corps nu féminin.

Le Prix du Jury est allé à *By the Ways, a Journey with William Eggleston* (87 mn, couleur). Sans donner vraiment une idée de l'œuvre de William Eggleston, le réalisateur nous présente les souvenirs des gens l'ayant fréquenté ou côtoyé dans les divers lieux où il a vécu. Ce n'est pas là une distinction bien particulière.

Quant à *Here After* (Prix de la création), il s'agit d'un spectacle oscillant entre danse et fiction: du pur kitsch sociologique dans le vent de l'époque. Je n'ai pas vu *Eileen Gray – Invitation to a Voyage* (Prix du meilleur portrait).

Mon coup de cœur personnel est allé à *Lüber dans les airs* (81 mn, couleur). Sur un quai du métro de Bâle se tient Heinrich Lüber: la tête de canard qui lui sort de la bouche est tellement immobile que les passants y regardent à deux fois avant d'en croire leurs yeux. Performance insolite mais pas assez poussée au goût de l'artiste. Il va donc concevoir un mécanisme – une planche actionnée par un moteur, sur laquelle il va s'étendre retenu par des sangles. À son commandement, ses aides vont l'amener au-dessus du vide où, maîtrisant parfaitement son vertige, il va rester suspendu à une hauteur telle qu'on se demande si les passants auront pu le voir. Performance aussi gratuite que, par exemple, *Le champion de jeûne* de Kafka.

Le prix que la jeune cinéaste sénégalaise Katy Léna Ndiaye a obtenu l'an dernier a porté fruit. Son film, *En attendant les hommes*, où elle recueille des témoignages de trois femmes sur leurs rapports amoureux et conjugaux, déborde de saveur. La verdeur de leur langage est bien rafraîchissante. La plus délurée des trois déclare, par exemple, qu'un homme qui n'accomplit pas, chaque nuit, son devoir conjugal doit être vite remercié!

A Journey of Dmitri Shostakovich (65 mn, couleur), film tourné pendant un voyage en paquebot aux États-Unis, n'a rien de sensationnel mais la rareté des images prises sur le vif de l'un des plus grands compositeurs du XXe siècle rend précieuses les séquences du documentaire.

Quelques autres moments agréables à retenir, ceux passés en compagnie du Néerlandais Auke de Vries (*I like to touch everything*) et du Danois Jorgen Haugen Sorensen, deux sculpteurs d'obédience classique présentés avec naturel et sympathie par leur réalisateur respectif. L'un d'eux remarque sans plaisir qu'« aujourd'hui, ce sont les historiens d'art qui dictent aux artistes ce qu'ils doivent faire ».

Quant à *Púbol – Dalí De-Construcción*, auquel – vraie joie! – je n'ai rien compris, il rappelait au moins la familiarité des Espagnols, fussent-ils Catalans, envers le surréalisme...

DES HOMMAGES

Le FIFA a rendu cette année quelques hommages dont un à Ken Russell. Le célèbre cinéaste britannique a joué un rôle capital dans les productions culturelles de la BBC. À lui seul, *Elgar – Portrait of a Composer*, l'un des dix films de l'hommage, en témoigne parfaitement. Par les recoupements qu'il fait entre la vie intime du compositeur et l'histoire de son époque, il contribue à évoquer ce que fut la vie de ce créateur et ce qu'il laisse en héritage. Leçon que devraient méditer les bonzes actuels de la télévision publique.

Ici par ici, pièce maîtresse de l'hommage à Diane Obomsawin, constitue une très gracieuse « mise en animation » de l'enfance plutôt chaotique de l'auteure, ballottée entre ses parents, l'un habitant en France et l'autre au Québec. Le film comporte une bonne dose d'humour, sur un fond de tendresse sans remontrances. Après avoir travaillé à l'Office national du film (ONF), la jeune femme, à qui le Museum of Modern Art (MoMA) de New York vient de consacrer une rétrospective (mai 2008), se débrouille, pour l'instant, avec des moyens très modestes qui ne facilitent pas une véritable exploitation de son talent.

QUELQUES BONS MOMENTS TIRÉS AU HASARD

Si certains choix du jury font l'unanimité et que d'autres relèvent d'un consensus plus mystérieux, le spectateur, lui, n'ayant pas de compte à rendre, choisit à sa guise parmi les presque 300 films au programme.

Marriage, sur Mikhail Zochtchenko, écrivain dont l'extraordinaire sens de la dérision va bien au-delà de l'humour, présente un certain intérêt pour ses inconditionnels – j'en fais partie – par son sujet même.

Les 95 minutes passées avec Jeanne Moreau dans *Jeanne Moreau – côté cour, côté cœur*, passent comme une minute. Ses propos font vite oublier la première image où elle apparaît un peu fanée, tant ils sont vivifiants, sobres, intelligents, entrecoupés d'extraits chronologiques de sa carrière.

Et pour les nostalgiques, retrouvailles avec *Arletty – Lady Paname* dont nul n'ignore la célèbre réplique: « Atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère? » Avec en prime, un petit sermon de Frédéric Mitterrand sur la dame.

REGRETS?

Quand, au bout de dix jours, le FIFA prend fin, reste comme à l'habitude le regret de ne pas avoir eu le temps de voir tous les films, particulièrement ceux consacrés à des créateurs dont les propos nous auraient sûrement, ou très probablement, enrichis.

Prochain FIFA:
du 18 au 29 mars 2009 □

1- Jeanne Moreau – Côté cour, côté cœur

2- L'atelier de mon père

3- Jimmy Rosenberg – The Father, the Son & the Talent

3- Ellsworth Kelly

EXPOSITION

26e FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILM SUR L'ART

Du 6 au 16 mars 2008
Montréal
www.artfifa.com